

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Norbert VIATTE

Domaines, de M. l'abbé Ernest
Dutoit

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1960, tome 58, p. 154-158

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

DOMAINES

de M. l'Abbé Ernest Dutoit ¹

A mes Elèves

Voici un livre de vacances. Les sciences et les lettres, en fin d'année scolaire, pèsent de tout leur poids de contrainte sur les étudiants que contient un même lieu étouffant, étroit, borné, et de nos jours, par surcroît, bruyant. On aspire au moment où l'âme retrouvera son propre tempo, où l'on respirera librement ; et l'on attend impatientement que s'ouvrent enfin les domaines illimités du monde.

En vain, si l'élève en vacances n'a pas le sentiment viv de son univers intime et d'immenses régions à découvrir. A qui est étranger à soi-même, courir le monde ne sert de rien.

J'aime que le livre s'ouvre sur l'image d'un arbre. *Euphuès* disaient de lui les Grecs : bien venu, fort, vigoureux. Il faut au jardin intérieur ce fût libre et enraciné, parcouru d'une sève secrète. Plotin déjà ne reconnaissait-il pas à la plus haute contemplation la qualité de la silencieuse vie arborescente ? Fidèle en cela à la tradition de ses maîtres pour qui *l'euphuia* était l'heureux génie de l'homme qui gouverne mystérieusement sa croissance.

Mais l'arbre de M. Dutoit est un tremble sensible, frémissant. Le bruissement de ses ramures évoque le fleuve de vie qui le parcourt. Evoque ?

¹ Ernest Dutoit, *Domaines*. Les idées et les mots. Avant-propos d'André Rousseau. Aux Editions Universitaires Fribourg/Suisse.

L'arbre rêve dans l'air d'être une source vive,

nous avoue-t-il plus loin en reprenant un vers de Valéry.
Un fleuve, et pourquoi pas une mer comme le chante
Eluard ?

*Je te l'ai dit pour l'arbre de la mer
Pour chaque vague*

que le vent effeuille inépuisablement.

Encore une fois, j'aime cette image liminaire de l'arbre. Quelle belle allégorie de l'homme de lettres ! Ses racines étreignent et fouillent un terroir obscur, et il s'épanouit dans l'azur *immense et rond*. Il lui faut tous les vents du ciel pour qu'il chante, et comme des oiseaux, les images sur les ailes des mots viennent habiter son feuillage. Il ne serait rien toutefois sans le mystère de sa sève la plus personnelle, cette *euphuia* des Anciens qui sait ce qu'autrui est impuissant à nous apprendre. Car il est un savoir suprême pour le poète — et pour le critique : ils ont même sang ; une étrange manière de voir qui réunit dans son attention créatrice la diversité de l'univers. L'esprit seul, répétera Reverdy longtemps après Aristote, peut rapprocher spontanément deux réalités très distantes : ainsi opère, dans les mille et une nuits de la poésie, le djinn aérien des images.

C'est un livre de vacances : une cinquantaine d'essais en quelque deux cents pages ; on les a liés en quatre jaquettes légères. Rien qui essouffle ; tout est détente et liberté : l'ouvrage se prend et s'abandonne et se reprend.

La beauté du monde efface les livres et eux tuent la vie. On éprouve pourtant le besoin d'un nœud à faire, l'inquiétude de l'unité intérieure. Il est si difficile de passer d'un sentiment vécu à un sentiment compris, sans dessèchement, sans blessure ! *Domaines* aide à faire ce pas.

Le *critique*, disait Sainte-Beuve, *n'est qu'un homme qui sait lire et qui apprend à lire aux autres*. Laissons tomber ce qui résonne de scolaire dans cet *apprendre à lire* ;

retenons l'aide qui éveille et qui inspire. Elargissons le *lire* jusqu'à l'éducation du regard : qui ne sait admirer une fleur goûtera-t-il un poème ? Et faut-il se détourner de l'une pour saisir l'autre ? Je ne crois pas plus aux vertus de l'oubli qu'à celles d'une avare possession. Gardons notre âme aimante ; déliée, dédiée : laissons les choses jouer entre elles, s'appeler mutuellement, tisser leurs liens, créer leurs accords.

Consonances est précisément le nom de la première javelle. M. Dutoit nous excite à une rêverie poétique très active dans son nonchaloir, très attentive en son silence. A suivre la course du soleil et des nuages, nous apprenons les saisons embrumées ou lumineuses de notre âme. On ne cesse de nous exercer à l'« universelle analogie ». Nos souvenirs les plus « classiques » prennent vie. Homère est tout neuf ce matin : un cheval se cabre là-bas ; et rien n'est aussi vieux, aussi énigmatique que le taupier de Ramuz.

Nous sommes remis aux mains sérieuses des poètes : on nous les a donnés, quelle joie ! comme maîtres d'attention.

Mais ces consonances suggèrent des Thèmes. Il s'agit de ces mots prestigieux qui animent invisiblement le romancier, le dramaturge. (Avec quelle grâce M. Dutoit en fait-il expirer l'aveu sur les lèvres du poète !) Une définition les circonscrirait, les fermerait : l'œuvre poétique les ouvre. Car ce sont les mots qui signent notre destin : bonheur et risque, mesure et démesure... Redoutable pouvoir des mots ! Il en est de si graves qu'ils ne trahissent autrui qu'en nous contaminant. Et qu'il devient difficile d'arracher nos regards à ce miroir magique qu'ils font apparaître tout-à-coup au foyer de notre conscience ! Aucun d'entre eux qui n'ait le pouvoir de nous détruire ou de nous faire goûter la paix. Quel est leur poids, chez Montherlant et chez Racine ; leur valeur, aux yeux de Bossuet et de Camus ?

Les Consonances révélaient surtout notre présence au monde ; les Thèmes indiquent une direction, enseignent l'amplitude immense de notre liberté — entre la facilité et l'héroïsme, entre la faute et la grâce — de notre liberté que nous payons d'un exil impitoyable, en dépit des

regrets et des enchantements, loin du *vert paradis des amours enfantines*.

Bienheureux exil en vérité. La béatitude n'est pas dans la fascination, la poésie non plus. Plus que n'importe quelle étude, elle donne à l'adolescent de passer dans le monde des grandes personnes ; mieux : dans l'univers des vrais grands. Même si le poème, comme on dit, s'adresse à l'enfant dans l'homme, il n'a pas à flatter le gourmand, lutter de complicité avec le paresseux ou le boudeur ; il touche en nous, il fait sourdre l'éternelle fraîcheur de l'esprit, la capacité d'émerveillement de l'homme qui entretient en lui le désir et le soin d'être étonné.

La poésie est labeur ; la poésie est création. Elle joue avec l'éclat des mots, compose des bouquets d'images, tisse dans les recès de la mémoire de ravissantes soies. Mais pour cela, elle a soumis toutes choses et elle-même aux délices austères du style, à je ne sais quel parfum d'ordre, quelle subtile logique, jusque dans le hasard le plus impromptu.

Point de poésie surtout pour qui est inapte au dialogue. Dialogue, souligne M. Dutoit, et non pas contestation ou duel. Dialogue comparable au seul enroulement de deux mélodies dont la distance assure l'intimité ; le discernement l'amoureuse tension. D'ailleurs, si je ne me trompe, que vise le *Plaidoyer pour une Poétique* ? Il nous montre par l'exemple des maîtres que les vraies terres inconnues où le poète a chance de trouver du nouveau, c'est notre âme. Il faut se connaître (et s'être reconnu) pour reconnaître son prochain. Et la connaissance poétique de soi n'a d'autre fil d'Ariane qu'un certain sens du nombre, analogue à un air perdu qui vous sollicite pourtant avec une telle suavité qu'on ne sait pas si l'on éprouve l'affleurement de la prière ou la chaste expérience de ses limites.

Maintenant que notre sens intime, en s'éveillant à lui-même, s'est ouvert à la poésie, M. Dutoit nous montre,

d'une manière toute pleine de séduction, ce qu'est lire poétiquement. De Gide à Tite-Live, de saint Augustin à Jean Rostand, et Chardonne, Sartre, Camus, Claudel, Aragon, Char — non, ce ne sont pas les titres d'*Approches*. Il n'y a pas exhibition de virtuosité ; l'érudition, si vaste, est dominée ; si bien qu'elle s'efface, invisible. Rien qui accable la mémoire, qui déclenche les vertiges du doute. Lire ; *vivre où mènent les mots*, disait Valéry. Nous lisons et nous gardons notre âme en état de chant. Car

*Aucun oiseau n'a le cœur de chanter
dans un buisson de questions*

redit l'auteur après René Char.

Je crois bien qu'*Approches* est pour M. Dutoit un *mot-thème* et j'y vois moins la curiosité du critique que la réponse à un appel profond. Plus qu'à une démarche prudente et circonspecte, je suis sensible à cet art de relever les nuances qui distinguent un poète, qui l'unissent aussi à sa famille spirituelle, si étrange parfois ; à cet art surtout de noter les *nuances* qui dégradent ou affinent un mot, une conduite, quand ils passent d'un auteur à un autre.

Approches nous enseigne le respect envers l'œuvre des hommes ; comment n'être pas frappé par cette attitude d'humble hommage à la personne sacrée du poète ? Son signe le plus sûr et le plus beau est la politesse suprême de l'esprit qu'aucun jugement, pour sévère qu'il soit, ne blesse jamais.

M. Dutoit aime dans René Char la poésie *créatrice*. Je le crois. Tout son livre semble suspendu à une mélodie intérieure qu'il fait passer délicatement. Ramuz nous assure que *rien ne naît que d'amour*. Un tel livre témoigne de l'amitié. Celle d'Edmond Jaloux est évoquée au dernier essai : ce n'est pas peu dire. Mais une autre aussi, devenue douloureusement invisible. Invisible, mais efficace, mais musicale, mais omniprésente. Comme notre espérance chrétienne, ce livre annonce avec une grâce, avec une joie impérissables, la victoire sur la mort.

Norbert VIATTE